

Il faut parler franc et net en politique ; au moins c'est ainsi que je l'entends ; j'aime à jouer carte sur table. C'est pourquoi puisque nous sommes sur ce sujet, je veux dire toute ma pensée. On a dit que nous n'étions plus de la politique de Sir Georges Etienne Cartier, que nous avions ruiné ses traditions. C'est une calomnie ; s'il y a un homme qui s'honore d'avoir été l'ami et le disciple de Cartier, c'est moi qui vous parle comme chef de l'opposition dans le Bas-Canada. Elevé à son école, ayant fait toutes les campagnes politiques de 1859 à 1872, sous sa direction, j'ai toujours défendu sa politique et j'ai calqué mon programme sur le sien. Les idées qu'il professait en matière de gouvernement ; ses idées sur la manière de traiter nos concitoyens d'une autre origine sont les miennes, et sur ce point plus que sur tout autre, j'entends le suivre. Depuis le commencement de ma carrière active dans la politique, c'est à dire, depuis 1867, je n'ai jamais fait un seul acte ni dit une seule parole qui puisse me faire soupçonner d'un changement d'idées en cette délicate question.

C'est donc avec la plus profonde indignation que j'ai vu pendant ces derniers temps, des libéraux insinuer que mes amis et moi nous nous laissions influencer par des préjugés de religion. Un homme a dit à Montréal, que la raison de notre hostilité à M. Joly était sa religion. Lorsque cet homme disait cela, il savait qu'il disait une fausseté devant tout le pays. L'homme (M. Letellier) qui a dit cela a plus compromis l'harmonie des races dans la Province avec ce seul mot, que George Brown ne l'a fait en s'efforçant, pendant vingt ans, de créer des antipathies de race et de religion.

Le pouvoir politique—donné d'une manière inconstitutionnelle—est tombé entre les mains de l'Hon. M. Joly par la raison toute naturelle qu'il était le chef de l'opposition dans le temps.

Nous sommes hostile à M. Joly parce que les idées qu'il représente ne sont pas les nôtres ; parce qu'il détient un pouvoir volé ; parce qu'il nous conduit à la ruine ; parce qu'il s'est soutenu au pouvoir par l'achat des consciences et la corruption ; parce qu'il se laisse exploiter par des factieux et des ambitieux pendant que la province demande la paix et le désintéressement. La religion qu'il professe n'est pour rien dans notre hostilité à son gouvernement. De la religion comme influence politique, il n'y en a jamais moins eu que dans le temps actuel dans nos rangs, et si l'on a fait appel aux passions religieuses, je viens de le dire, c'est dans un autre camp. Dirai-je toute ma pensée, messieurs ? Oui, puisqu'il le

faut, je dirai donc que grâce au préjugé que les libéraux ont malheureusement soulevé, la seule et unique raison de l'amitié d'une foule de personnes, d'ailleurs bien pensantes, pour M. Joly, c'est la croyance religieuse. En toute autre chose il ne représente pas leurs idées, et ceux qui l'entourent et le conduisent les représentent encore moins. Encore une fois celui qui nous a accusé de faire de la politique aggressive contre la croyance protestante a menti devant son pays. Je sais qu'on m'a prêté ces sentiments dans le but évident d'influencer contre moi la partie anglaise et protestante de notre population. Je tiens à dire que je suis trop son ami pour croire qu'elle pourrait penser que moi, héritier des doctrines, des traditions de Sir John A. MacDonald et de Sir Georges Cartier, je pourrais être l'écho d'un tel sentiment.

Je veux avant tout que l'on conserve l'harmonie entre les différentes races et croyances existantes dans la Province de Québec. Je ne parle pas pour moi, je parle pour mon parti et je dis qu'il n'y a qu'un seul parti—c'est le parti conservateur, toujours libéral dans le sens droit du mot qui puisse établir une harmonie parfaite entre les différentes races et les différentes religions dans la Province de Québec. Qu'avons-nous fait, nous le parti conservateur dans la province de Québec depuis 1867 ? Messieurs, je puis regarder notre passé avec orgueil, car j'y vois toujours une œuvre large, empreinte de l'esprit le plus libéral. Nous avons organisé l'instruction publique de façon à contenter protestants et catholiques ; les uns et les autres sont parfaitement libres et dirigent l'éducation comme ils l'entendent, en dehors des passions et des exigences de la politique. Nous avons subventionné toutes les lignes de chemins de fer de la province—près d'une dizaine—et lorsque notre réseau de voies ferrées sera complété, nous pourrions dire : "voilà notre œuvre," réalisant par là la parole de Cartier, lorsqu'il construisait le Grand-Tronc. Nous avons en outre donné au pays la splendide voie provinciale du chemin de fer du Nord, que les libéraux ont tour à tour combattu et approuvé, et que M. Joly, avec sa naïveté enfantine, croit avoir construit parce qu'il nous a donné le *loop line* et l'embranchement de St. Martin. Nous avons fait un appel à l'émigration étrangère, nous imposant, pour l'attirer vers nous, de grands sacrifices ; elle n'a pas répondu à cet appel ; ce n'est pas notre faute, mais nous avons mieux réussi avec nos compatriotes émigrés aux Etats-Unis, dont un grand nombre sont revenus se fixer dans les nouveaux établissements.